

Ciné-Bulles

Coup de théâtre / *Listen to Me Marlon* de Stevan Riley

Jean-Philippe Gravel

Volume 33, numéro 4, automne 2015

URI : id.erudit.org/iderudit/79325ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J. (2015). Coup de théâtre / *Listen to Me Marlon* de Stevan Riley. *Ciné-Bulles*, 33(4), 51–51.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Listen to Me Marlon

de Stevan Riley

Coup de théâtre

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

En désordre, la pièce a l'apparence d'un lieu dont le célèbre occupant se serait enfui, sans avoir le temps de plier bagage. Le halo d'un téléviseur éclaire faiblement le fatras ambiant alors qu'une voix *off* nasillarde raconte, avec l'accent du colonel Kurtz, qu'elle (ou plutôt que le propriétaire de cette voix) vient de faire tirer son portrait numérique en 3D. Bientôt, on n'aura plus besoin d'acteurs, dit-elle.

Le visage est dans le téléviseur. De définition rudimentaire (le portrait aurait été pris dans les années 1980), il est composé de points blancs visibles sur un fond noir et rappelle un peu l'animation sur écran d'épingles. Aux contours, les points dansent en volutes et se dissolvent comme si le visage était sur le point de partir en fumée, renforçant son aspect fantomatique. Si la technique s'essayait un jour de réactiver l'esprit des morts et de leur donner une image, c'est ainsi que l'on imagine ses premiers résultats: des masques mortuaires grossièrement pixellisés sur un écran et constamment au seuil de l'évaporation.


La voix non plus n'est pas vraiment de ce monde. Parfois, dans un seul énoncé, elle

passse de la jeunesse à l'âge mûr et de l'âge mûr à la vieillesse, pas nécessairement dans cet ordre. La voix de trois Brando-en-un au moins, parce que Marlon Brando confiait depuis des années ses réflexions à un magnétophone, probablement comme d'autres tiennent un journal intime. Au résultat, pour faire ce montage en forme d'autoportrait d'outre-tombe (aussi magnifiquement illustré d'archives), Stevan Riley aurait disposé de quelque 200 heures d'enregistrement. Avec l'assentiment des héritiers.

Vient alors l'esquisse d'une vie commencée par un enfant peu désiré, né de parents alcooliques et qui portera toute sa vie les traumatismes de la violence de son père. «Je ne sais pas ce que j'aurais été si je n'étais pas devenu un acteur. J'aurais probablement été un escroc [*con man*]. On est toujours contraint de jouer pour survivre.»

Brando ne commencera à se sentir chez lui qu'au cours de son apprentissage de la méthode Stanislavski auprès de Stella Adler. Bien qu'«apprendre» ne soit peut-être pas le mot juste. La méthode prône que c'est de l'authenticité de l'émotion que découle la justesse du jeu, pratique fusionnelle dont la technique tient à la capacité de l'acteur d'aller puiser, dans son réservoir d'expériences et d'émotions, celles dont l'expression rejoint le rôle.

L'interprétation de Brando apporte ainsi à la scène, puis à l'écran, un mélange explosif, inouï d'intensité et de sincérité comme si le salut de la vérité en dépendait. Et pour Brando, ce n'est pas qu'une question de métier, mais de vision de la société et du monde. La vérité a encore (parfois) la chance de se révéler tout entière lors d'une prise ou sur la scène. Ailleurs, la vie n'est que jeu sans vérité. Quand Brando débarque à Tahiti pendant le tournage de **Mutiny of the Bounty**, il croit découvrir le seul endroit au monde où le mensonge n'impose pas sa loi. Il défendra plus tard d'autres victimes du grand mensonge américain: autochtones et afro-américains que le cinéma a diabolisés.

Les ragots, les incidents chaotiques de sa vie privée (virant carrément au tragique à la fin) et des décennies d'anecdotes accumulées sur son tempérament d'acteur difficile et surpayé avaient fini par nous faire croire en un Brando uniquement pétri d'indifférence et de cynisme (ce que l'industrie devait effectivement lui inspirer). Ce n'est pas le moindre mérite de **Listen to Me Marlon** que de révéler (oui, révéler) ce que l'étrange inventaire de sa vie aura dû à une recherche, à une quête constante, exigeante et torturée de la vérité. Quête si forte qu'il nous revient presque d'entre les morts pour la raconter. 



États-Unis / 2015 / 95 min

RÉAL., SCÉN. ET MONT. Stevan Riley IMAGE Ole Bratt Birkeland PROD. John Battsek, George Chignell et R.J. Cutler DIST. Cinéma du Parc